

# L'armée du printemps

de Bénédicte B. (T. L)

J'avais été tout au long,  
Comme bien d'autres en ce pays  
De cette bien longue saison  
Qui paraissait infinie  
Un jeune homme sans prétention  
J'avais été un dandy  
Peut-être un vagabond  
N'allant que de lit en lit,  
De maison en maison.

J'avais été heureux?  
Peut-être si tu le dis  
Mais on vivait de si peu  
Comment savoir  
Quel en était le prix  
Nous fêtions le grand soir  
Chaque soir, c'était le paradis,  
Et chaque soir,  
Surtout chaque nuit. ..

Et puis quand tout ceci  
Devint finalement monotone  
Je me souviens m'être dit  
Que c'est ainsi que vient l'automne  
Quand on ne s'y attend pas,  
Que le soleil rayonne  
Que l'air devient las  
Et que le vent fredonne  
Son chagrin tout tout bas.

Je me souviens m'être engagé  
Avec bien des amis  
Et force Liberté,  
Pour défendre ma patrie  
Qui était celle des idées,  
A combattre un ennemi  
Inconnu, lointain l'arme au côté.  
C'était dimanche je suis parti  
Je m'en souviens, et j'ai chanté.  
Dos au soleil, l'hymne à la joie,  
Je l'ai chanté, et j'ai marché  
Tant que j'ai pu, droit devant moi  
Et je ne me suis arrêté  
Que bien plus tard, lorsque ma voix  
S'était enfin épuisée  
Les arbres étaient nus comme des vers  
A ce moment là,  
C'étaient les premières victimes de cette guerre.

Les arbres, et les bois,  
Nous nous y sommes battus,  
Nous y sommes morts tant de fois,  
Nous n'en pouvions plus  
De la défaite en quelques mois  
Et l'hiver nous l'avons vu  
Sans cesse redoubler d'efforts  
Et chaque jour un peu plus,  
Avancer sur nous l'espoir est mort.

Le dernier j'ai survécu  
Assez de temps pour mes amis,  
Pour savoir qu'ils n'étaient plus  
Et voir que toute la vie,  
Partout avait disparue.  
Et je me souviens avoir ri  
Sûrement pour ne pas pleurer  
Et m'être fait dire  
Que je vivrais pour résister.

Pour que le souvenir  
Survive des champs de fleurs  
Et des après midis à rire,  
Même aux plus sombres heures  
Pour que ne puissent pas refroidir  
Ni s'éteindre autrefois brûlantes  
Les cendres qui m'avaient fait partir  
Et que les lendemains qui chantent  
Aient une chance de revenir.

J'ai pris le maquis,  
Comme bien d'autres enfants  
Un peu partout dans ce pays,  
Je suis devenu résistant  
Et je me suis promis  
Aujourd'hui encore je m'entends  
De mourir pour mes amis  
Qui n'avaient le Printemps,  
Pas pu mourir pour lui.

J'avais un brassard blanc  
Je me battais pour des idéaux  
Avec les autres partisans  
Une cartouche et un couteau  
Serrés entre mes dents  
J'espérais le renouveau  
Je me battais en l'espérant  
Et dans la vie qu'il était tôt  
Que je me sentais vivant pourtant.

C'était avant de mourir  
Que j'avais ce sentiment  
Avant de sourire  
Je l'attendais depuis si longtemps  
Assez pour me le dire,  
Il est trop tard maintenant  
Mais la vie ne vaut d'être vécue  
Que pour combattre le tyran  
Quel qu'il soit, qui nous opprime.

C'est ce qui, au bas de chaque statue, se lira cette rime:

« Mieux vaut mourir debout,  
Que de vivre à genoux »  
Au bas de chaque statue  
Au printemps chaque maxime  
Qu'on élèvera pour venger le crime  
Après avoir chassé l'occupant  
D'avoir tué tant de jeunes gens,  
C'est ce qui s'y lira  
Fierté, et joie d'avoir vécu  
D'être mort tout en bas,  
De chaque monument, chaque statue  
C'est ce qu'on écrira  
Quand l'été sera venu.